

III

LE SIMPLON, DOMO D'OSSOLA, LUCIANO ZANE

Le village du Simplon se compose de quelques maisons agglomérées au bord de la route, et qui trouvent une source d'aisance dans le passage des voyageurs. L'on s'y arrêta pour diner dans une auberge assez propre. La salle à manger était tendue d'un papier en grisaille représentant la conquête des Indes par les Anglais, et qui eût pu servir d'illustration à la guerre du Nizam de Méry, à cause du mélange de lords et de brahmes, de ladies et de bayadères, de calèches et de palanquins, de chevaux et d'éléphants, de péons à moitié nus et de laquais en livrée, de cipayes et de horse-guards, qui fait de cette tenture une encyclopédie indienne, bonne à consulter en attendant la soupe : plusieurs artistes facétieux se sont permis de mettre des moustaches à la grande bayadère, une pipe à lady Williams Bentinck, un bonnet de coton au gouverneur et une queue phalanstérienne au vénérable chef des Pandits; mais ces ornements capricieux ne détruisent pas l'harmonie générale. Ce papier indo-anglais sert aussi de registre et reçoit les noms des voyageurs. Quelques mauvais plaisants en ont accouplé qui seraient fort étonnés de se trouver ensemble.

Les pentes deviennent de plus en plus rapides ; la vallée

où la route circule s'étrangle en gorge; les montagnes latérales s'escarpent affreusement; les rochers sont abrupts, perpendiculaires, quelquefois même ils surplombent; leurs parois, qui offrent à chaque instant la trace de la mine, montrent qu'ils n'ont livré passage qu'après une longue résistance, et qu'il a fallu brûler bien de la poudre pour en avoir raison. Les couleurs se rembrunissent et la lumière ne descend plus qu'avec peine au fond des étroites coupures; des taches d'un vert sombre, presque noir, qui sont des forêts de sapins, tignent les roches fauves et leur donnent un aspect féroce. Les torrents se changent en cascades, et au fond de la fissure gigantesque, qui semble le coup de hache d'un Titan, gronde et tourbillonne la Dovéria, espèce de rivière enragée qui roule, au lieu d'eau, des blocs de granit, des pierres énormes, de la terre en fusion et une fumée blanchâtre; son lit, beaucoup plus large qu'elle, et où elle se vautre et se tord convulsivement, a l'air de la rue d'une cité cyclopéenne après un tremblement de terre; c'est un chaos de roches, de quartiers de marbre, de fragments de montagne qui affectent des formes d'entablements, d'architraves, de tronçons de colonnes et de pans de murs; dans d'autres endroits, les pierres blanches forment d'immenses ossuaires; on dirait des cimetières de mastodontes et d'animaux antédiluviens, mis à découvert par le passage des eaux. Tout est ruine, ravage, désolation, menace et péril: les arbres arrachés se tordent comme des brins de paille, les rocs entraînés s'entre-choquent avec un bruit terrible, et cependant nous sommes dans la saison favorable. En hiver, le passage doit être quelque chose d'impossible et de formidable. Nous engageons les décorateurs qui voudraient peindre une gorge fantastique pour la fonte des balles du *Freyschütz* à venir faire quelques croquis dans la vallée de Gondo.

Cette Dovéria, quelque furieuse et dévorante qu'elle

soit, a rendu pourtant de grands services ; l'homme, sans elle, n'aurait pu séparer ces masses colossales. Avec son eau, qui ne connaît pas d'obstacles, elle a frayé le chemin à l'ingénieur. Son cours est un tracé grossier de la route. Torrent et route se côtoient assidûment. Tantôt c'est le torrent qui empiète sur la route, tantôt la route qui empiète sur le torrent. Quelquefois le rocher oppose un rempart gigantesque qu'on ne peut franchir ni tourner ; alors une galerie creusée dans le roc avec le ciseau et la mine lève la difficulté. La galerie de Gondo, percée de deux ouvertures qui en font le plus admirable souterrain du mélodrame, est une des plus longues après celle d'Algaby, qui a deux cent vingt pieds. Elle porte à l'une de ses extrémités cette courte et noble inscription : *Ære Italo 1795, Nap. imp.*

A peu près vers cet endroit, le Frasinone et deux torrents qui viennent des glaciers du Rosboden se précipitent dans l'abîme avec une fureur et un bruit épouvantables. La route suit une corniche en saillie sur le gouffre. Les murailles de rochers se rapprochent encore davantage, rugueux, noirs, hérissés, ruisselants, hors d'aplomb, et ne laissant voir entre leurs cimes, hautes de deux mille pieds, qu'une étroite bandelette de ciel qui luit bien loin de vous comme une espérance. En bas est la nuit, le froid, la mort ; jamais un rayon de soleil n'arrive jusque-là. C'est l'endroit le plus farouchement pittoresque du passage.

A travers cette nature en désordre, elle roule, tourne presque toujours à angles droits et très-soudainement. Quoique nous ayons descendu trois fois en Espagne cette espèce de montagne russe, qu'on appelle la Descarga, au triple galop, au milieu des vociférations du zagal, du mayoral et du delantero, dans un carillon de coups de fouet, de grelots et d'injures, nous ne pouvions nous défendre d'une certaine émotion en dégringolant ainsi sur trois roues, la quatrième retenue par le sabot, qui talon-

nait terriblement, et la tête du cheval sous la main, renâclant au-dessus du vide, le long de pentes très-roides et dégarnies de parapet à presque tous les endroits dangereux. Il semble qu'à toute minute on va verser ; cependant cela n'arrive jamais, et les pointes de mélèzes ou de rochers qui se dressent du fond de l'abîme sont privées du plaisir de vous empaler. Pendant la mauvaise saison, on se sert de traîneaux, et, disent les guides, si le traîneau glisse dans le gouffre, on a le temps de se jeter de côté : avantage touchant !

Après avoir traversé des ponts hardis, des souterrains prodigieux, car il y en a un où tout le poids de la montagne porte sur une pile de maçonnerie, on parvient à une région un peu moins resserrée. La vallée s'évase, la Dovéria s'étale plus à son aise, les nuages et les brouillards amoncelés se dissipent en flocons légers. La lumière filtre moins avare du ciel ; cette teinte grise, verte, glaciale et dure qui caractérise les horreurs alpestres, se réchauffe un peu ; quelques maisons s'enhardissent et montrent le nez à travers des bouquets d'arbres sur des gradins moins escarpés, et bientôt l'on atteint Isella, petit village où se trouve la première douane piémontaise.

La douane est un bâtiment entouré d'un portique à arcades soutenues par des colonnes de granit gris. Sur la muraille nous remarquâmes un cadran solaire à l'état de sinécure, car les rayons de l'astre ne doivent pas parvenir souvent jusqu'à lui. Il porte l'inscription suivante : *Torna, tornando il sol, l'ombra smarrita, ma non ritorna più l'eta fuggita* (L'ombre évanouie revient quand revient le soleil, mais l'âge enfui ne revient plus). Le *conchetto* italien joue déjà dans la pensée philosophique sur *torna, tornando, ritorna*. Oh ! combien plus simplement terrible nous avertit jadis le cadran de l'église d'Urrugue, en approchant de la frontière d'Espagne, avec ce mot effrayant sur la fuite des heures : *Vulnerant omnes, ultima necat* (Toutes blessent, la dernière tue) ! Gnomons

et cadrans, nous entendons votre langage ; et nous avons fait graver sur notre cachet : *Vivere memento* (Souviens-toi de vivre). En passant devant vous, nous hâtons le pas, fussions-nous fatigué et le lieu nous plût-il pour planter notre tente ; car nous comprenons qu'il faut nous dépêcher de visiter cette terre qui doit bientôt nous absorber dans son vaste sein.

Le paysage s'égayé et devient riant. Des charrettes et des chars à bœufs vont et viennent, des paysans débusquent par des sentiers latéraux ; des paysannes assez jolies, portant une large bande rouge au bas de leur jupe, nous regardent avec leur grand œil méridional. De blanches villas, des clochers se relèvent dans des flots de verdure ; la vigne s'étale en guirlandes et en berceaux ; on sent, à une certaine élégance, qu'on n'est plus en Suisse. La Dovèria continue à rouler dans son lit pierreux, mais à distance respectueuse, comme un compagnon inculte et farouche qui préfère vous quitter à l'entrée de la ville ; pourtant la chaussée çà et là constellée d'énormes galets, une arche du pont emportée, témoignent de son mauvais caractère. Napoléon, qui bâtissait, pour l'éternité, n'a pu faire le pont assez solide pour les coups de tête du torrent : cette gracieuse vallée s'appelle Dovearo.

Un détail assez singulier et peu italien, du moins dans nos idées septentrionales, c'est le parapluie bourgeois, le riflard patriarcal, porté par tous les gens que nous rencontrons, hommes, femmes et enfants ; le mendiant lui-même a son parapluie. Nous comprimons bientôt pourquoi.

Au dernier coude de la route s'élève une chapelle veillant sur un cimetière ; puis l'on arrive au pont de Crevola, qui termine avec une merveille tous les prodiges du Simplon. Ce pont, qui a deux arches supportées par une pile et des culées, est d'une hauteur immense, car la croix d'une église située plus bas atteint à peine la balustrade,

ferme la vallée de Domo d'Ossola, qu'on découvre de là tout entière.

A côté du pont, une passerelle en bois jetée sur la Dovèria sert aux relations des maisons du bourg disséminées sur les deux rives.

L'Italie se présentait à nous sous un aspect inattendu. Au lieu du ciel d'azur, des tons orangés et chauds que nous rêvions, sans penser après tout que l'Italie du nord ne peut avoir le climat de Naples, nous trouvions un ciel nuageux, des montagnes vaporeuses, des perspectives baignées de brumes bleuâtres, un site d'Écosse lavé par un aquarelliste anglais, un paysage humide, verdoyant, velouté, digne d'être chanté par un poète lakiste.

Pour n'être pas le tableau que nous avions imaginé, celui que nous avions devant les yeux n'en était pas moins très-beau ; ces montagnes qu'estompaient les nuages qui s'effrangeaient en pluie, ces plaines vertes semées de villas, cette route bordée de maisons festonnées de vignes étayées par des piliers de granit, ces jardins fermés par des dalles de pierre mises debout, formaient, malgré l'orage qui se résolvait en averse, un ensemble gracieux et magnifique. Chaque détail de construction révélait déjà un sentiment de la beauté et un soin de la forme qui n'existent ni en France ni en Suisse.

Nous approchions de Domo d'Ossola, où nous ne tardâmes pas à entrer sous une pluie battante, qui, pour les raisons que nous avons dites tout à l'heure, ne prenait personne au dépourvu. La place de Domo d'Ossola, taillée en trapèze, est assez pittoresque, avec ses arcades aux piliers trapus, ses balcons projetés en saillie, ses toits débordant, ses galeries à colonnes et ses pavillons surmontés de girouettes.

L'auberge où la diligence s'arrêta était peinturlurée, à la mode italienne, de fresques grossières, ou, pour mieux dire, de barbouillages en détrempe, représentant des

paysages entremêlés de palmiers et de plantes exotiques. Autour de la cour centrale régnait, comme dans le patio espagnol, une galerie à colonnes grisâtres. Il était sept heures du soir, nous ne devions partir qu'à deux heures du matin, et il pleuvait comme pour un nouveau déluge. Nous avions diné au village du Simplon, et la ressource de passer le temps à table nous était interdite. Nous demandâmes au garçon de l'hôtel si par hasard il n'y avait pas quelque spectacle dans la ville. Le théâtre était fermé, et l'impresario des marionnettes venait précisément de terminer ses représentations la veille; mais il n'avait pas encore quitté Domo d'Ossola. L'idée nous vint de nous faire organiser une soirée pour nous tout seul, et nous voilà accompagné d'un guide qui nous croyait fou, sautillant à travers les flaques d'eau, sous les hachures pressées de la pluie, à la recherche du *marionnettista*. Tout en marchant, nous cherchions à saisir quelques aspects de la ville. A la clarté mourante du jour, l'on pouvait démêler encore sur les murailles des peintures pieuses, des statuette de madones colorées, éclairées par des lampes.

L'une de ces fresques avait pour sujet la sainte Vierge tirant les âmes du purgatoire, accompagnée de saint Gervais et de saint Protas. Ces représentations sont fréquentes dans les rues et le long des routes en Italie; à chaque pas ce sont de petits monuments avec des calvaires en relief et peints au naturel, des Notre-Dame, des anges gardiens, ou des dévotions particulières au pays. Le marionnettiste n'était pas chez lui; il était allé souper à l'*Osteria*, et, quoiqu'il y eût de la cruauté à déranger un pauvre homme en train de boire un pot de vin violet en face d'un morceau de polenta frite, nous eûmes jusqu'au bout le courage de notre fantaisie, et Luciano Zane (c'est ainsi que se nommait l'impresario) consentit pour 20 fr., à moyenne de ses recettes, à nous donner une représentation spéciale, charmé, quoique un peu surpris, du ca-

price. Il nous demanda une heure pour rassembler son orchestre, prévenir son compère, habiller ses acteurs, mettre en place ses décors et illuminer sa salle.

Au bout d'une heure, sous la pluie qui ne discontinuait pas, nous nous rendîmes au théâtre. Un quinquet placé près d'une pancarte sur laquelle se lisait : *si recita*, en indiquait la porte. La marmaille de la ville, que nous avions dit de laisser entrer, garnissait déjà les banes, et c'était plaisir de voir pétiller ces yeux noirs et rire ces jolies bouches roses aux lueurs de lampes doublées par le miroir placé derrière elles comme réflecteur. Rien n'était plus simple que cette salle de spectacle; les quatre murs blanchis à la chaux, quelques banes, une tribune de bois, et le théâtre élevé de trois ou quatre pieds sur un tréteau. La toile, par un vague souvenir d'art qui ne s'éteint jamais en Italie, retraçait la fameuse fresque de l'Aurore du Guide, qu'on admire au palais Rospigliosi, et dont la gravure est populaire, mais dans un goût étrusque et caraïbe le plus étrange du monde.

L'orchestre, composé de quatre musiciens typiques, dont l'un battait fortement la mesure avec son pied, joua une courte ouverture, et la toile se leva à notre grande satisfaction et à celle des petites filles, qui se haussaient pour mieux voir.

L'on représenta d'abord *Girolamo, calife pour vingt-quatre heures*, ou *les Vivants qui font semblant d'être morts*: c'est l'histoire de cet ivrogne des Mille et une Nuits transporté dans le palais par Haroun-al-Raschid et son fidèle Giaffir, mêlée à une intrigue d'opéra-comique que ne désavoueraient pas MM. Scribe et Saint-Georges, et qui peut-être vient d'eux. Girolamo, qui parle le dialecte piémontais, tandis que les autres acteurs se servent de l'italien pur, porte un habit à la française couleur raisin de Corinthe, une perruque ébouriffée, agrémentée d'une queue grotesquement tirebouchonnée. Son masque est grimaçant, sa bouche se tord, les yeux lui

sortent de la tête ; il bredouille, gesticule et se démène comme un possédé. Girolamo est un type qui revient dans plusieurs pièces, comme dans *Girolamo, maître de musique*, *Girolamo, médecin malgré lui* : c'est une sorte de Sganarelle, mais plus rusé, plus méchant, moins gâche. Par certains coins, il ressemblerait à Mamey : il est sensuel, séducteur, courtisan, et fourbe au besoin, tout cela avec un certain cachet de bêtise et de rusticité que le marionnettiste, qui anime ce *nervis alienis mobile lignum*, fait très-bien sentir ; aussi chaque entrée de Girolamo est-elle saluée par de grands éclats de rire.

C'est un spectacle étrange et qui prend bientôt une inquiétante réalité, qu'une représentation de marionnettes. Jamais caricaturiste ne fit une plus amère parodie de la vie. Hogarth, Cruikshank, Goya, Daumier, Gavarni n'atteignent pas à cette puissance d'ironie involontaire. Que d'acteurs célèbres rougiraient de dépit s'ils voyaient leurs gestes maniérés et faux, leurs poses de jambes étudiées devant le miroir, répétées avec une stupidité mécanique plus cruelle que toutes les critiques du monde ! N'est-ce pas, en outre, tout le secret de la comédie humaine ? quelques douzaines d'automates sans esprit et sans cœur, morceaux de bois bariolés d'oripeaux, à qui deux ou trois mains cachées donnent un fantôme d'existence, et que font parler comme elles le veulent des voix qui ne sont pas dans leurs poitrines.

Luciano Zane et son compère faisaient dialoguer Girolamo, Haroun-al-Raschid, Giaffir et les autres personnages ; une voix de femme au timbre de contralto prêtait son organe à la princesse et aux odalisques : cette voix était celle de la femme de Luciano Zane, perchée sur un banc, derrière la toile, à côté de son mari.

Les décorations n'étaient pas trop mal faites et ressemblaient, par l'exagération de la perspective, aux vues d'optique pour les enfants. L'intérieur du palais du calife montrait des efforts d'imagination pour atteindre au luxe

oriental ; des nègres portant des torchères formaient cariatides et soutenaient un plafond qui avait des velléités d'Alhambra.

La grande pièce fut suivie d'un ballet mythologique, la *Vengeance de Médée*, où le chorégraphe n'avait pas eu égard au précepte d'Horace, que Médée n'égorge pas ses enfants en public ; car la magicienne immolait avec la fureur la plus sauvage deux petites poupées à ressorts, et formait un groupe qui ne rappelait nullement le tableau d'Eugène Delacroix. Pour ne pas faire de chagrin à certains danseurs de notre connaissance, nous ne décrivons point le pas seul et les pas de deux des premiers sujets, qui égalaient Saint-Léon pour l'élévation et touchaient les frises à chaque instant. Mais quelles jolies attitudes de compas forcé et de télégraphe en démence !

Le ballet achevé, nous passâmes derrière le théâtre. Luciano Zane nous fit voir son répertoire composé de plusieurs manuscrits en italien avec la traduction interlinéaire en dialecte ; ses acteurs et leur garde-robe rangés dans des tiroirs ; il y avait là, couchés côte à côte dans le meilleur accord, le grand prêtre, le roi, la reine, la princesse, le calife, Girolamo, le génie du bien, le génie du mal, la Mort, David et Goliath, le Galant et sa Dame, tous les personnages de ce petit monde automatique ; les habits brillaient de paillettes, de passequilles, de gazillons et de fanfreluches.

Cette vue nous fit penser au commencement des mémoires de Wilhem Meister, où il raconte sa passion enfantine pour les marionnettes, et au soir où il apporte chez la Marianne, comédienne dont il est amoureux, et qui s'attendait peut-être à un autre présent, les figurines qui ont tant amusé sa jeunesse et développé en lui le goût du théâtre. Il explique longuement le caractère et l'emploi de chaque poupée à la jeune femme, qui regarde le lit de temps en temps et finit par s'endormir sur son épaule : sage avertissement dont nous devrions bien profiter.

Nous revenions très-enchanté de Luciano Zane, qui écrit lui-même ses pièces, peint ses décorations, modèle et habille ses marionnettes, lorsqu'on nous apprit que le plus grand talent du genre, que l'illustre, l'incomparable, le jamais assez loué, était un certain Famiola de Varallo, un homme admirable dont les marionnettes remuent les yeux et la bouche, qui ne récite pas, qui improvise et fait des allusions politiques d'une finesse et d'une audace inouïes, un homme charmant, plein d'esprit, adressant aux femmes, dont son théâtre est toujours plein, mille bons mots et gaillardises qui les font rire aux larmes; il représente la prise de Peschiera avec des canons, des mortiers et des soldats en uniforme exact; il a des danseuses parfaites, qui vous font mourir d'amour quand elles dansent la saltarelle, en tordant leurs petits reins de bois; enfin, Famiola est le premier homme du monde: il n'a qu'un défaut, c'est d'être à Palenza, sur le lac Majeur, d'où peut-être il vient de partir. Nous rêvions déjà d'interrompre notre voyage et de nous mettre au pourchas de Famiola, sauf à le suivre au bout du monde après l'avoir trouvé, lorsqu'on vint nous dire de monter en diligence. Au lieu de suivre Famiola, comme c'était notre envie, nous partîmes pour Milan. C'était plus sage; mais, tout en roulant dans l'obscurité, nous rêvions toujours aux belles marionnettes, qui faisaient des gestes extravagants et cabriolaient à travers notre sommeil.

IV

LE LAC MAJEUR. — SESTO-CALENDE, MILAN

La pluie continuait, et les lueurs confuses de l'aube se noyaient dans des nuages si bas qu'ils touchaient presque le sol et se confondaient avec les vapeurs qui s'élevaient de terre. On traversa deux fois, sur des bacs, une petite rivière torrentueuse, déjà gonflée par l'orage, et, quand le jour parut, nous étions sur les bords du lac Majeur, à la hauteur de Baveno; l'eau, agitée par le mauvais temps de la nuit, ondulait assez fortement, et le lac se donnait des airs de houle comme la mer. Cependant le ciel se faisait clair devant nous; mais de grandes nuées noires et grises, qui dégouttaient encore, restaient amoncelées sur les montagnes de l'autre côté du lac. Ces montagnes, d'un ton vigoureux qu'ils doivent à la végétation qui les recouvre, faisaient valoir les cimes vaporeuses du mont Rosa, du Simplon et du Saint-Gothard, ébauchées au fond de la perspective; leurs reflets rembrunissaient les eaux, le paysage était sévère; le lac Majeur que nous nous étions figuré comme une coupe d'or remplie d'azur, avait une mine tempétueuse et mâle. Nous trouvions la beauté où nous attendions la grâce.

La route ourle le lac, et la vague vient lécher la chausée; on longe une interminable suite de jardins et de

villas avec de blancs péristyles, des toits en tuiles rondes et des terrasses guirlandées de vignes luxuriantes, soutenues par des étais de granit. Le granit remplit là l'office du bois de sapin chez nous. On en fait des clôtures, des pieux et même des planches, ou plutôt des dalles, sur lesquelles les lavandières savonnent le linge à genoux au bord du lac, comme pour lui demander pardon de cet outrage. Sur ces terrasses, à plusieurs gradins souvent et qui remblaient des jardins soigneusement cultivés, s'épanouissent toutes sortes de fleurs et d'arbustes. Nous y avons remarqué à plusieurs reprises, et non sans étonnement, car c'était la première fois que nous rencontrions cette bizarrerie, des massifs d'hortensias gigantesques, qui, au lieu d'avoir cette nuance rose ou mauve qui leur est habituelle en France, offraient des teintes d'un azur charmant : ces hortensias bleus nous ont beaucoup frappé, car le bleu est la chimère des horticulteurs, qui cherchent sans les trouver la tulipe bleue, la rose bleue, le dahlia bleu, le nombre des fleurs de cette couleur étant extrêmement restreint. Nous écrivons ceci en tremblant de peur de nous faire tancer par Alphonse Karr, qui n'est pas indulgent pour la botanique des littérateurs. Mais les hortensias du lac Majeur sont incontestablement bleus. On nous a dit qu'on les obtenait ainsi en les faisant pousser dans de la terre de bruyère. C'est la recette du jardinier des îles Borromées, qui doit être bonne ; car tous ces hortensias, couleur du ciel, sont magnifiques. On peut aussi arriver au même résultat en saupoudrant la terre de soude.

Les îles Borromées, au nombre de trois, l'isola Madre, l'isola Bella, l'île des Pêcheurs, sont situées dans la partie septentrionale du lac, qui forme une espèce de corne dont la pointe est tournée vers Domo d'Ossola. Ces îles étaient primitivement des rochers dénudés et stériles. Le prince Vitallien Borromée y fit apporter de la terre végétale et construire des jardins dont la réputation est euro-

péenne. Nous disons construire, à dessein ; car la maçonnerie y joue un grand rôle, comme dans presque tous les jardins italiens, qui sont plutôt des morceaux d'architecture que des jardins. Il s'y plante plus de marbres que d'arbustes, et Vignole y a plus à faire que Le Nôtre ou la Quintinie. L'isola Madre se compose, ainsi que l'isola Bella, d'une superposition de terrasses en recul que domine un palais. L'isola Bella, qu'on voit très-distinctement de la route, est ornée de tourelles, d'aiguilles, de statues, de fontaines, de portiques, de colonnades, de vases, et de la plus riche décoration architecturale. Il y a même des arbres tels que cyprès, orangers, myrtes, citronniers, cédrats, pins du Canada ; mais évidemment, la végétation n'est que l'accessoire : l'idée si simple de mettre dans un jardin de la verdure, des fleurs et du gazon n'est venue que fort tard, comme toutes les idées naturelles. Plus loin, l'île des Pêcheurs fait baigner dans l'eau le pied de ses maisons à arcades, dont la rusticité fait un heureux contraste avec la pompe un peu prétentieuse de l'isola Madre et de l'isola Bella.

Ces îles ont été le sujet de descriptions enthousiastes qu'elles ne justifient pas, vues de la rive. Les sept terrasses de l'isola Bella, terminées par une licorne ou un pégase, ont un aspect théâtral qui ne cadre guère avec le mot *humilitas*, devise des Borromées, qu'on y trouve écrit dans tous les coins. L'isola Madre et ses cinq remblais, supportant un château carré, ennui par trop de symétrie, et l'on s'étonne qu'elles aient été célébrées si chaudement. Nous y trouvons l'idéal et le prototype du jardin français comme on l'entendait sous Louis XIV, et comme l'aurait aimé Antoine, jardinier de Boileau. Les imaginations romantiques, n'en déplaise à Rousseau, qui voulait loger là sa Julie, feront bien de choisir un autre site pour leurs héroïnes ; celui-ci convient davantage aux princesses de madame de Lafayette.

C'est à Belgirata, un peu avant Arona, que réside Man-

zoni, l'illustre auteur des *Promessi sposi*. On le voit souvent assis devant sa porte, en face du lac, qui regarde passer les voyageurs. Il a une figure bienveillante, vénérable et distinguée, dont les plans dessinés par la maigreur rappellent la figure de M. de Lamartine. Tous les jours un de ses amis, philosophe et métaphysicien profond, vient entamer avec lui, quelque temps qu'il fasse, une de ces grandes discussions qui ne peuvent avoir de solution ici-bas, car on y parle des hauts mystères de l'âme, de l'infini et de l'éternité.

Le lac et la route sont très-animés : le lac, par les bateaux pêcheurs, les barques de trajet et les pyroscaphes qui vont de Sesto-Calende à Bellinzona ; le chemin par des chars à bœufs, des voitures et des piétons armés de l'inévitable parapluie. Les paysannes, quelquefois jolies, sont affligées de goîtres comme dans le Valais, soit qu'elles en viennent, soit que les mêmes causes, le voisinage des montagnes et l'eau de neige, produisent les mêmes effets.

En approchant d'Arona, on découvre sur la colline à droite la statue colossale de saint Charles Borromée, qui domine le lac ; c'est, depuis le colosse de Rhodes et celui de Néron à la Maison dorée, la plus grande statue qu'on ait faite. Le saint, posé dans une attitude noble et simple, tient un livre d'une main et de l'autre semble bénir la contrée qu'il protège et qui s'étend à ses pieds. On peut monter jusque dans la tête de ce colosse, qui est en fer forgé et coulé, par un escalier pratiqué dans le massif de maçonnerie dont il est intérieurement rempli. Cette statue géante, qui émerge peu à peu des bois dont la colline est couverte, et finit par dominer l'horizon comme un veilleur solitaire, produit un effet singulier.

Arona, où l'on s'arrête pour déjeuner, a un air complètement espagnol. Les maisons ont des toits et des balcons en saillie, des grilles aux fenêtres basses, des encadrements peints, des madones sur les murailles. L'église, où se trouvent de beaux tableaux de Gaudenzio Vinci, et

que nous n'eûmes pas le temps de visiter, rappelle les églises d'Espagne. Dans l'auberge, nous retrouvâmes la cour intérieure ornée de colonnes et de galeries comme en Andalousie, et mille rapports qui nous frappèrent.

Le lac se termine à Sesto-Calende. Le Tessin se jette dans le lac Majeur à cet endroit. Sesto-Calende est sur l'autre rive, et l'on traverse le fleuve sur un bac, car la route de Milan passe par cette petite ville. Pendant qu'on arrangeait la voiture dans la lourde barque, un petit vieillard bizarre et grimaçant, la tête penchée et les doigts faisant des démanchés extravagants, exécutait sur un violon qui n'était pas de Crémone, malgré le voisinage, un air populaire d'une mélodie à la fois joyeuse et mélancolique. Encouragé par une petite pièce de monnaie, il ne cessa de jouer tout le temps du passage, et nous fîmes notre entrée à Sesto-Calende au son de la musique, ce qui est fort galant.

Sesto-Calende nous plut assez. C'était jour de marché. Circonstance favorable pour un voyageur : car un marché fait venir du fond des campagnes une foule de paysans caractéristiques qu'il serait fort difficile de voir sans cela. La plupart des femmes avaient une coiffure originale et d'un charmant effet : les cheveux, nattés et roulés avec soin sur la nuque, sont fixés par trente ou quarante épingles d'argent, disposées en auréole et formant au-dessus de la tête comme une dentelure de peigne ; une plus grosse épingle, ornée à ses deux bouts d'énormes olives de métal et passée à travers le chignon, complète cette parure, qui nous rappela les femmes de Valence. Ces épingles, nommées *spontoni*, coûtent assez cher, et cependant nous avons vu ainsi coiffées de pauvres femmes et des jeunes filles à la jupe effrangée, aux pieds nus et poudreux ; elles doivent, sans doute, sacrifier à ce luxe des objets de première nécessité. Mais la première nécessité, pour une femme, n'est-elle pas d'être belle, et des épingles d'argent ne sont-elles pas préférables à des sou-

liers? Nous étions si charmé de ne pas leur voir sur la tête d'affreux mouchoirs de rouennerie, comme elles en avaient le droit de par la civilisation qui court, que nous les aurions embrassées pour l'amour du costume; les jolies s'entend. Les hommes, quoique très-mal vêtus, n'étaient pas en blouse, délicatesse qui nous fit plaisir et compensa la profonde douleur que nous avait fait éprouver dans la province de Guipuscoa la rencontre inattendue de ce hideux vêtement, lorsque nous allâmes, l'année dernière, aux courses de Bilbao: quelques-uns même portaient le chapeau calanes, comme en Espagne, et leurs teints bronzés s'harmonisaient avec cette coiffure si supérieure aux tuyaux de poêle et aux tromblons à la Pipelet, dont les populations croient devoir se couronner universellement.

Les toits de tuile en auvent, les murs blanchis à la chaux, les serrureries compliquées des fenêtres, mettent Sesto-Calende beaucoup plus près d'Irun ou de Fontarabie qu'on ne saurait le croire: les éventaires encombrés de pastèques, de tomates, de citrouilles, de poteries grossières, ont un aspect déjà tout méridional: sur les parois des maisons le badigeon annuel a respecté des fresques dont quelques-unes sont assez anciennes, et qui représentent des sujets de piété. L'une de ces peintures, qui s'offre aux yeux en descendant du bac du Tessin, est une *Madone* portant l'enfant Jésus dans ses bras: une inscription que nous avons copiée en donne la date, *Hoc opus fecit fieri Antonius Varallus, XIII Martis 1564*. Nous remarquâmes aussi sur l'abside de l'église un Christ en jupon, comme le Christ de Burgos.

La domination autrichienne commence à Sesto-Calende. L'autre rive du lac est piémontaise. C'est à Sesto-Calende qu'on trouve, pour la première fois, les pantalons bleus collants et la tunique blanche des Hongrois, uniforme dont vous verrez de nombreux exemplaires dans le royaume lombardo-vénitien que vous allez parcourir. On visita nos

malls, mais très-sommairement et sans les tracasseries auxquelles nous nous attendions, d'après les récits des voyageurs. On nous demanda ensuite nos passe-ports, qu'on nous rendit très-poliment après quelques moments d'attente dans une salle décorée de cartes et de vues de Venise, et dont la fenêtre donnait sur une cour peuplée de poulets à moitié épilés, d'une physionomie féroce et piteuse, la plus risible du monde. Ces misérables volailles, préparées pour la broche, se promenaient gravement avec deux plumes au derrière. Cependant, malgré cette aménité de formes, nous devons dire que notre signalement était déjà arrivé de Paris et recopié sur tous les registres; nous avons cependant voyagé avec rapidité, ne nous étant arrêté qu'un seul jour à Genève.

Ne quittons pas Sesto-Calende sans faire le portrait d'une jeune fille qui se tenait debout sur le seuil d'une boutique. L'intérieur obscur lui faisait un fond vigoureux et chaud, sur lequel elle se détachait comme une tête de Giorgione. Nous saluâmes en elle la beauté méridionale dans son type le plus pur. Ses yeux noirs brillaient comme des charbons sous son front couleur d'ambre, au milieu de sa pâleur mate. Elle avait ce teint d'un seul ton, cette *faccia smorta* qui n'a rien de maladif, et qui montre que la passion concentre tout le sang au cœur. Ses cheveux drus, épais, luisants, crépelés par petites ondes, se soulevaient sur ses tempes, comme si le vent les eût gonflés, et son col s'attachait à ses épaules par une ligne simple et puissante. Elle nous laissa tranquillement la regarder sans sauvagerie ni coquetterie, nous devinant peintre ou poète, peut-être tous les deux, et nous faisant l'aumône d'un de ses aspects.

Le postillon autrichien a un costume assez pittoresque, la veste verte avec l'aiguillette jaune et noire, les bottes fortes, le chapeau cerclé de cuivre, et au côté ce cor de chasse dont il est souvent question dans les mélodies de Schubert. Chose digne de remarque, le postillon, qui dans

tous les pays mène la civilisation en poste, puisque civilisation et circulation sont pour ainsi dire synonymes, est un des derniers fidèles à la couleur locale. Il mène des Anglais en makintosh et en waterproof, et il garde sa livrée bariolée et caractéristique ; c'est le passé qui conduit l'avenir en faisant claquer son fouet.

De Sesto-Calende à Milan, la route est bordée de vignes et de plantations d'arbres de la végétation la plus vigoureuse et la plus luxuriante. Les rameaux empêchent la vue de s'étendre, et l'on avance entre deux murailles de verdure, baignées par des ruisseaux d'eau courante.

A Soma, il y a une très-belle façade d'église, et dans cette église quelques fresques d'un ton tendre et agréable, quoique d'un goût qui marque la décadence de l'art. Pour nous qui sommes accoutumés aux rancidités de la peinture à l'huile, l'espèce de fleur de la fresque a un charme tout nouveau. On rencontre fréquemment sur ce chemin, soit par petits groupes, soit isolés, ou dans des fourgons d'artillerie, des soldats autrichiens qui vont et viennent ; ils ont l'air triste et doux, et semblent atteints de nostalgie. Malgré leur maintien réservé, ils produisent, même sur l'étranger, un effet désagréable ; il est douloureux de voir le bec de l'aigle d'Autriche au flanc de cette belle contrée, et pourtant les vainqueurs n'affectent pas l'allure triomphante et superbe ; on dirait même qu'ils cherchent à se dissimuler et à tenir le moins de place possible ; mais le flegme allemand est incompatible avec la vivacité italienne : c'est une question d'antipathie autant que de patriotisme.

Gallarate et Rho vous amènent à Milan en deux relais. Une magnifique allée d'arbres annonce qu'on approche de la ville, qui se présente fort majestueuse de ce côté. Un arc de triomphe à qui celui du Carrousel passerait entre les jambes, et qui pourrait lutter de grandeur avec l'arc de l'Étoile, donne à cette entrée un caractère monumental que le reste ne dément pas. Sur le haut de

l'arc, une figure allégorique, la Paix ou la Victoire, conduit un char de bronze attelé de six chevaux. A chaque angle de l'entablement, des écuyers tendant des couronnes font piaffer leurs montures d'airain ; deux colossales figures de fleuves accoudés sur leurs urnes s'adosent au cartel gigantesque qui contient l'inscription votive, et quatre groupes de deux colonnes corinthiennes marquent les divisions du monument, soutiennent la corniche et séparent les arcades au nombre de trois ; celle du milieu est d'une prodigieuse hauteur. Cette porte dépassée, on traverse la place d'Armes, qui nous a paru presque aussi grande que le Champ de Mars. Sur la gauche s'arrondit un amphithéâtre immense, destiné à des manœuvres ou à des représentations en plein air ; au fond s'élève le vieux château, et plus loin se découpe sur le bleu du ciel, comme un filigrane d'argent, la blanche silhouette du dôme, qui n'a aucunement le contour d'une coupole ; mais dôme, en Italie, est le terme générique, et n'implique pas l'idée de coupole.

Dès qu'on s'engage dans les rues, on sent, à l'élévation des bâtiments, au mouvement de la population, à la propreté, à la confortabilité générales, qu'on est dans une capitale vivante, chose rare en Italie, où il y a tant de villes mortes ; des voitures nombreuses courent rapidement sur les bandes dallées, espèce de railways de pierre enchâssés dans le pavé fait de cailloux. Les maisons ont l'air d'hôtels, les hôtels ont l'air de palais, et les palais de temples ; tout est grand, régulier, majestueux, un peu emphatique même, on ne voit que colonnes, architraves et balcons de granit. C'est quelque chose entre Madrid et Versailles, avec une netteté que Madrid n'a pas ; cette ressemblance espagnole dont nous avons déjà parlé nous frappe à chaque pas, et nous ne pouvons nous empêcher d'y revenir, car personne, que nous sachions, ne l'a encore remarquée ; aux fenêtres pendent de grands stores rayés blanc et jaune ; les boutiques ont des rideaux de même couleur qui nous

font penser aux tendidos. Les femmes de la classe moyenne, ou qui ne sont pas en grande toilette, portent le mezzaro, espèce de voile noir qui joue la mantille à s'y tromper ; l'illusion serait presque complète, si les Autrichiens ne venaient la détruire.

On nous avait indiqué pour y descendre, dans la *Corsia de Servi*, l'hôtel de la Ville, le meilleur de Milan, et qui mérite sa réputation. Cette auberge est un palais dont s'accommoderait plus d'un prince. Nous avons vu dans nos voyages des têtes à couronne moins bien logées assurément. Sa façade est un morceau d'architecture fort recommandable, orné de pilastres, de consoles et de bustes de grands hommes de l'Italie, peintres, poètes, historiens, guerriers ; l'escalier, digne d'une résidence royale, est revêtu, du haut en bas, de marbres, de stucs et de peintures d'une richesse inouïe et d'une exécution étonnante ; le plafond, surtout est remarquable : il représente différents sujets mythologiques, avec des grisailles, des bas-reliefs, des balustres, et des fleurs d'un éclat et d'une touche à faire envie à Diaz. Toutes les chambres sont décorées avec le même soin et le même goût : tantôt ce sont quelques baguettes, deux ou trois masques et quelques attributs dans le style de Pompeï ; tantôt des ornements rocaille, d'un flamboyant et d'un tarabiscoté exquis, ou bien des camaïeux et des émaux de Limoges, imités à tromper l'œil, ou encore des tapisseries qui frissonnent comme la soie et miroitent comme le velours, des caissons, des rosaces, des arabesques d'un caprice inépuisable et d'un relief étrange.

Les moindres corridors ont leurs magnificences et leur curiosité : quant à la salle à manger, elle est d'un luxe écrasant ; huit cariatides colossales de sexe alterné vous regardent prendre votre repas et vous intimident de leurs yeux fixes au regard blanc. Elles supportent un plafond à compartiments d'une richesse folle. Ce ne sont que festons, découpures, pendentifs, imitation de pierres précieuses et

de dorure plus brillantes que ne le serait la réalité. Ces peintures, dont on n'a aucune idée en France, ont été faites par un certain décorateur nommé Alfonso, mort depuis deux ans à peu près. C'est tout ce que nous avons pu savoir sur lui. Nous avons décrit cet hôtel avec détail. Il pourra donner une idée du luxe de Milan. Nous y sommes resté deux jours, admirablement logé, nourri et servi pour un prix fort raisonnable.

Il est tellement dans l'usage des voyageurs de médire de leurs hôtes et des hôtelleries où ils s'arrêtent, que nous rendons ici à ce superbe établissement la justice qu'il mérite. Nous aurons assez de descriptions d'un genre tout différent pour faire contraste.

Quand on regarde le Dôme de la place, le premier effet est éblouissant : la blancheur du marbre, tranchant sur le bleu du ciel, vous frappe tout d'abord ; on dirait une immense guipure d'argent posée sur un fond de lapis lazuli. C'est la première impression, et c'est aussi le dernier souvenir. Lorsque nous pensons au Dôme de Milan, c'est ainsi qu'il nous apparaît. Le Dôme est une des rares églises gothiques de l'Italie, mais ce gothique ne ressemble guère au nôtre. Ce n'est pas cette foi sombre, ce mystère inquiétant, cette profondeur ténébreuse, ces formes émaciées, cet élancement de la terre vers le ciel, ce caractère d'austérité qui répudie la beauté comme trop sensuelle et ne prend de la matière que ce qu'il en faut pour faire un pas au-devant de Dieu ; c'est un gothique plein d'élégance, de grâce et d'éclat, qu'on rêverait pour les palais féeriques, et avec lequel on pourrait bâtir des alcazars et des mosquées aussi bien qu'un temple catholique. La délicatesse dans l'énormité et la blancheur lui donnent l'air d'un glacier avec ses mille aiguilles ou d'une gigantesque concrétion de stalactites ; on a peine à croire que ce soit un ouvrage fait de main d'homme.

Le dessin de la façade est des plus simples : c'est un angle aigu comme le pignon d'une maison ordinaire, et bordé d'une dentelle de marbre, portant sur un mur, sans avant-corps, sans ordre d'architecture, percé de cinq portes et de huit fenêtres et rayé de six groupes de colonnes fuselées, ou plutôt de nervures se terminant en pointes évidées surmontées de statues, et remplis, dans leurs interstices, de consoles et de niches supportant et abritant des figures d'anges, de saints et de patriarches. Par derrière jaillissent en innombrables fusées, comme les tuyaux d'une grotte basaltique, des forêts de clochetons, de pinacles, de minarets, d'aiguilles en marbre blanc et la flèche centrale, qui semble une congélation cristallisée en l'air, s'élance dans l'azur à une hauteur effroyable, et met à deux pas du ciel la Vierge qui se tient debout à sa pointe, le

V

MILAN, LE DÔME, LE THÉÂTRE DIURNE

Le Dôme est la préoccupation naturelle de tout voyageur qui arrive à Milan. Il domine la ville, il en est le centre, l'attraction et la merveille. C'est là qu'on court tout de suite, même la nuit quand il ne fait pas de lune, pour en saisir au moins quelques profils.

La *piazza del Duomo*, assez irrégulière dans sa forme, est bordée de maisons dont il est d'usage de dire du mal ; pas de guide du voyageur qui ne demande qu'elles soient rasées pour en faire une grande place symétrique dans le goût Rivoli. Nous ne sommes pas de cet avis. Ces maisons, avec leurs piliers massifs, leurs bannes couleur de safran faisant face à des bâtisses sans ordre et d'inégales hauteurs, forment un très-bon repoussoir pour la cathédrale. Les édifices perdent souvent plus qu'ils ne gagnent à être désobstrués. On a pu s'en convaincre par plusieurs monuments gothiques auxquels les échoppes et les masures qui s'y étaient agglutinées ne nuisaient pas comme on avait pu le croire ; ce n'est pas, d'ailleurs, le cas du Dôme, qui est parfaitement isolé : mais nous pensons que rien n'est plus favorable à un palais, à une église et à tout édifice régulier, que d'être entouré de constructions incohérentes qui en font ressortir la noble ordonnance.

pied sur un croissant. Au milieu de cette façade sont incrits ces mots : *Maria nascenti*, qui forment la dédicace de la cathédrale.

Commencée par Jean Galéas Visconti, continuée par Ludovic le More, la basilique de Milan a été terminée par Napoléon. C'est la plus grande église connue après Saint-Pierre de Rome : l'intérieur en est d'une simplicité majestueuse et noble. Des rangées de colonnes couplées y forment cinq nefs. Ces groupes de colonnes, malgré leur masse réelle, ont de la légèreté à cause de la sveltesse des fûts. Au-dessus du chapiteau des piliers, ils portent une espèce de tribune fenestrée et découpée où sont logées des statues de saints; puis les nervures continuent et vont se rejoindre au sommet de la voûte, ornée de trèfles et d'entrelacs gothiques peints avec une si grande perfection, qu'ils tromperaient tous les yeux si le crépi tombé par place ne laissait pas voir la pierre nue.

Au centre de la croix, une ouverture entourée d'une balustrade permet au regard de plonger dans la chapelle cryptique où repose saint Charles Borromée dans un cercueil de cristal recouvert de lames d'argent. Saint Charles Borromée est le saint le plus révérend du pays. Ses vertus, sa conduite pendant la peste de Milan, l'ont rendu populaire, et son souvenir est toujours vivant.

A l'entrée du chœur, sur une travée qui supporte un crucifix accompagné d'anges en adoration, on lit dans un cadre de bois l'inscription suivante : *Attendite ad petram unde excisi estis*. De chaque côté s'élèvent deux magnifiques chaires de même métal, soutenues par de superbes figures de bronze et plaquées de bas-reliefs d'argent dont la matière fait la moindre valeur. Les orgues, placées non loin des chaires, ont pour volets de grands tableaux de Procacini, si notre mémoire n'est pas en défaut; autour du chœur règne un *Chemin de la Croix*, sculpté par André Biffi et quelques autres statuaires milanais comme lui. Les anges éplorés, qui marquent les stations, ont une grande

variété d'attitudes, et sont charmants, quoique d'une grâce un peu efféminée.

L'impression générale est simple et religieuse; une lumière douce invite au recueillement; les grands piliers montent jusqu'à la voûte avec un jet plein d'élan et de foi; aucun détail apparent ne vient détruire la majesté de l'ensemble. Point de surcharge, point d'empâtement de luxe : les lignes se suivent d'un bout à l'autre, et le dessin de l'édifice se comprend d'un seul coup d'œil. L'élégance superbe du dehors semble se voiler de mystère et se faire plus humble; le bruyant hymne de marbre abaisse un peu la voix et modère ses éclats : l'extérieur, à force de légèreté et de blancheur, est peut-être païen; l'intérieur est chrétien à coup sûr.

La sacristie renferme un trésor qui ne peut pas nous étonner, nous qui avons vu la garde-robe de Notre-Dame de Tolède, dont une seule robe, entièrement couverte de perles blanches et noires, vaut sept millions, mais qui n'en contient pas moins des richesses inouïes. Nous citerons d'abord, parce que l'art passe toujours avant l'or et l'argent, un beau *Christ à la colonne*, de Cristoforo Gobi, Milanais, et un tableau de Daniel Crespi représentant un miracle de saint Charles Borromée, œuvre d'une violence toute magistrale et d'une grande férocité de tournure; puis nous mentionnerons les bustes d'argent des évêques, de saint Sébastien et de sainte Thècle, patronne de la paroisse, tout constellés de rubis et de topazes; une croix d'or étoilée de saphirs, de grenats, de topazes brûlées et de cristal de roche; un magnifique Évangile datant de 1018, donné par l'archevêque Ribertus, tout en or et portant sur sa couverture, ciselé en style byzantin, un Christ à jupon accompagné de quatre figures symboliques, le lion, le bœuf, l'aigle et l'ange; un seau pour puiser l'eau bénite, en ivoire travaillé de la façon la plus délicate et garni d'anses de vermeil figurant des chimères; un ciboire de Benvenuto Cellini, prodige d'élégance et de finesse; la mitre en

plume de saint Charles Borromée, et des tableaux de soie de Ludovico Pellegrini.

Dans le coin d'une nef, avant de monter au dôme, nous jetâmes un coup d'œil sur un tombeau historié de figures allégoriques coulées en bronze par le cavalier Arétin, sur les dessins de Michel-Ange, d'un style violent et superbe. On arrive d'abord sur le toit de l'église en gravissant un escalier garni à tous ses angles d'inscriptions préventives ou comminatoires, qui ne prouvent pas beaucoup en faveur de la piété et de la propreté italiennes.

Ce toit, tout hérissé de clochetons et côtoyé d'arcs-boutants qui forment des corridors en perspective, est fait de grandes dalles de marbre, comme le reste de l'édifice. Il s'élève déjà bien au-dessus des plus hauts monuments de la ville. Un bas-relief de la plus fine exécution s'enclave dans chaque arc-boutant; chaque clocheton est peuplé de vingt-cinq statues. Nous ne croyons pas qu'aucun autre endroit du monde renferme dans le même espace un si grand nombre de figures sculptées. On ferait à une ville importante une population de marbre avec les statues du Dôme; on en compte six mille sept cent seize. Nous avons entendu parler d'une église de Morée, peinte à la manière byzantine, par les moines du mont Athos, et qui ne contenait pas moins de trois mille figures, grandes ou petites. C'est peu de chose à côté de la cathédrale de Milan. A propos de personnages peints ou sculptés, nous avons eu souvent cette chimère, si jamais nous étions investis d'un pouvoir magique, d'animer toutes les figures créées par l'art dans le granit, dans la pierre, sur le bois et sur la toile, et d'en remplir un pays dont les sites seraient des fonds de tableaux réalisés. Les multitudes sculptées du Dôme nous remirent cette fantaisie en tête. Parmi ces statues, il y en a une de Canova, un *Saint Sébastien* logé dans une aiguille, et une *Ève*, de Cristoforo Gobi, d'une grâce charmante et sensuelle, qui étonne un peu dans un pareil endroit. Du reste, elle est fort belle, et les oiseaux du ciel

ne paraissent nullement scandalisés de son vêtement paradisiaque.

De cette plate-forme l'on découvre un panorama immense : on voit en même temps les Alpes et les Apennins, les vastes plaines de la Lombardie, et l'on peut avec une lunette régler sa montre sur le cadran de l'église de Monza, dont on distingue les assises blanches et noires. C'est à Monza qu'on garde la fameuse couronne de fer que Napoléon posa sur sa tête lorsqu'il se fit sacrer roi d'Italie, en disant : « Dieu me la donne; gare à qui la touche ! » Cette couronne est en or et en pierres précieuses, comme toutes les couronnes, et doit son nom à un petit cercle de fer qui la ferme, et qu'on prétend forgé avec un clou de la vraie croix, ce qui en fait un joyau et une relique. Il faut une permission spéciale pour la voir, depuis qu'elle a pris une nouvelle valeur en touchant ce front auguste; mais on en montre une copie parfaitement exacte. Le guide nous racontait tout cela au pied d'un clocheton et dans un français qui nous faisait préférer son italien. Il nous disait à chaque instant : « Monsieur le chevalier, » à cause d'un petit bout de ruban rouge noué à notre boutonnière, espérant sans doute nous attendrir à l'endroit du *zwanzig* par cette qualification flatteuse. C'est la première fois qu'on nous a décerné ce titre honorifique, à quatre cents marches au-dessus du pavé. Quel honneur !

L'ascension dans la flèche découpée et trouée à jour n'a rien de périlleux, quoiqu'elle puisse alarmer les gens sujets au vertige. De frêles escaliers tournent dans les tourelles, et vous amènent à un balcon au delà duquel il n'y a plus que le pyramidion de la flèche et la statue qui couronne l'édifice.

Nous n'essayerons pas de décrire plus en détail cette gigantesque basilique. Il faudrait un volume pour sa monographie. Simple artiste, nous devons nous contenter d'un aspect général et d'une impression personnelle. Quand on est redescendu dans la rue et qu'on fait le tour de l'é-

glise, on retrouve sur les façades latérales et l'abside la même foule de statues, la même cohue de bas-reliefs : c'est une débauche effrénée de sculptures, un entassement incroyable de merveilles.

Autour de la cathédrale prospèrent toutes sortes de petites industries, des étalages de bouquinistes, d'opticiens en plein vent, et même un théâtre de marionnettes dont nous nous promettons bien de ne pas manquer les représentations. La vie humaine avec ses trivialités s'agite et fourmille au pied du majestueux édifice, feu d'artifice pétrifié qui éclate en blanches fusées dans le ciel ; toujours le même contraste de la sublimité de l'idée et de la grossièreté du fait. Le temple du Seigneur donne de l'ombre à la baraque de Polichinelle.

Notre méthode, en voyage, est d'errer au hasard à travers rues, comptant sur le bonheur des rencontres. Dans la rue des Omenoni, notre bonne étoile nous fit tomber sur une façade qui aurait charmé notre ami Auguste Prévost : l'entablement écrase de son poids six cariatides énormes dans le style de Michel-Ange et de Puget, rendu plus flamboyant encore par les exagérations de la décadence. Imaginez les musculatures les plus ronflantes, les entrelacements de nerfs les plus herculéens, les torses les plus noueux, les pectoraux les plus athlétiques, et vous n'atteindrez pas encore à la réalité ; quant aux têtes, elles sont incultes, hérissées, sauvages, roulant des yeux sinistres sous des sourcils en broussaille et semblant grommeler des mots de révolte dans leurs barbes désordonnées : chacune de ces figures porte le nom d'un peuple barbare vaincu : Suevus, Quadus, Æduanus, Parthus, Sarmata, Marcomanus. Nous engageons les statuaires romantiques qui traverseront Milan à faire une visite au n° 1722 de la rue degli Omenoni.

À Milan, presque toutes les boutiques portent sur leur enseigne cette recommandation : « Ancienne maison de..., ancienne hôtellerie de..., ancien café de... » Chez nous

l'on mettrait : « Nouveau magasin, nouveau café. » Les débits de vin, au lieu d'être barbouillés de rouge, comme en France, sont indiqués par des couronnes de pampre et de raisins d'un joli effet ; les marchands de pastèques arrangent aussi fort agréablement leur étalage. Les pastèques entamées laissent voir leur pulpe rose sur laquelle bruine un petit jet d'eau mince comme un cheveu, ou bien la chair du fruit, dégagée de sa peau, est taillée en colonne surmontée d'un morceau de glace pour chapiteau ; rien n'est plus frais à l'œil que ce mélange d'écorces vertes et de tranches vermeilles ; la pastèque ne ressemble en rien à nos melons ; l'intérieur en est rempli par une espèce de moelle neigeuse d'un ton rose, d'où jaillit une eau sucrée et fraîche. Quoique assez agréable lorsqu'il fait chaud, la pastèque se mange autant avec les yeux qu'avec la bouche ; elle séduit le goût par la vue. La tranche se vend quelques centimes et fait le régal du petit peuple.

Tout en flânant, nous lisions les affiches des libraires, et nous regardions les titres des ouvrages exposés. Nous fûmes très-étonnés d'y voir les œuvres politiques de Lamartine, de Louis Blanc, les *Mémoires de Caussidière*, les 52 petits livres de M. Émile de Girardin, et une foule de traités sur des matières dont nous aurions cru la discussion interdite ici. Nous ferons aussi la remarque que les ouvrages sur le droit, l'économie politique, la statistique et autres sujets analogues l'emportent en nombre sur la littérature et la poésie proprement dites. Pourtant l'on trouve partout les Alexandre Dumas, et, ce qui est plus étrange, les romans socialistes d'Eugène Sue, les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant*. Pour ne laisser aucun doute sur la tolérance de la police à cet égard, une grande pancarte annonçait à tous les angles de carrefour au théâtre de jour du jardin public, une représentation extraordinaire : *la Punition et la mort de Rodin par le choléra, épisode du Juif-Errant*. Un tableau dans le style des portraits